

Le père et la mère au sens extra-moral
Fin du dogme paternel de Michel Tort, Flammarion,
département Aubier, « Psychanalyse », 490 p.

Nicolas Lévesque

Number 207, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17963ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, N. (2006). Le père et la mère au sens extra-moral / *Fin du dogme paternel* de Michel Tort, Flammarion, département Aubier, « Psychanalyse », 490 p. *Spirale*, (207), 4–5.

LE PÈRE ET LA MÈRE AU SENS EXTRA-MORAL

FIN DU DOGME PATERNEL de Michel Tort
Flammarion, département Aubier, « Psychanalyse », 490 p.

BOUQUINER mène souvent à la mélancolie, mais il arrive qu'une euphorie maniaque s'empare momentanément du flâneur qui a, entre les mains, cet ouvrage libérateur qui donne, sous le ciel bas des deux mille livres que l'on aimerait écrire, le sentiment d'en avoir un de moins sur la conscience. Quel bonheur de voir ainsi s'entremêler, sous la plume révoltée de Michel Tort, psychanalyse et politique ! Quel plaisir de le voir se moquer du ton apocalyptique de ceux qui entonnent le chant catastrophiste de la perte de sens, de la disparition des valeurs, du désordre de la famille — par rapport à quel ordre ? — et qui s'ennuient des braves pères d'antan ! « C'est que le père n'a plus l'autorité », entend-on dire à droite et à gauche, afin d'expliquer l'origine de tous les problèmes sociaux, en particulier ceux associés « aux jeunes » (délinquance, toxicomanie, décrochage, suicide, etc.). Dans le bouleversement des représentations traditionnelles de la sexualité, du couple, de la famille et de la parentalité que nous vivons, la nostalgie des ordres anciens paraît occuper l'espace public, là où nous pourrions plutôt penser un changement de bases. Le discours sur le déclin du père traduit une réaction angoissée à la modification des rapports entre les sexes, ce qui révèle une incapacité collective à percevoir les transformations autrement que comme des déclin : « [...] on voudrait nous conter, sans rire, que les temps anciens du Père étaient structurants, les nôtres décadents ». Après le Père, le déluge ! Dans les démocraties modernes, beaucoup entretiennent également un rapport nostalgique à la royauté, à la religion et à l'aristocratie.

Nous n'assistons pas au déclin du père (du père-en-soi ou du père-en-tant-que-tel, comme si cela existait), mais à un chambardement de la place historico-politique du Père : « Le Père était le nom d'une forme de domination historique faisant communiquer la sphère familiale et l'autorité politique. [...] c'était une fonction sociale liée à l'arbitraire monarchique et hiérarchique, à l'esprit religieux, aux anciens modes de production. » L'auteur a choisi de mettre en valeur certains moments de cette histoire occidentale de la chute progressive du pouvoir patriarcal : la Révolution française, l'indépendance des États-Unis, l'effort législatif depuis le début du xx^e siècle pour la reconnaissance des droits de la femme et de l'enfant, les luttes féministes et Mai 68. Nous serions encore sous le règne du Père, puisque persiste l'idée naïve que la fin du Père-pouvoir signifie la fin du pouvoir. Or, cette société prétendu-

ment dépourvue de repères n'est en fait dépossédée que de ses repères habituels, c'est-à-dire l'organisation symbolique autour de la figure du Père, et cette perte ouvre, par-delà l'angoisse de l'inconnu et de l'imprévisible, la possibilité d'inventer de nouvelles formes d'autorité sociale et familiale. Tant que le Père de la tradition reste ouvertement ou secrètement idéalisé, les pères et les mères à venir demeurent inconcevables. Comme le dit la plus belle phrase de ce livre, « le père de l'enfant n'a pas encore vu le jour ».

Symptômes d'une psychanalyse réactionnaire

Cet essai important est un appel, un cri, qui demande à la psychanalyse de bien vouloir habiter le monde contemporain, ses enjeux, ses défis, ses répétitions, son poids d'impensé. Car le monde a besoin de (la) psychanalyse ou, à tout le moins, d'une certaine psychanalyse, celle qui nous rappelle que le présent est le drap qui abrite nos fantômes, celle qui sait reconnaître le désir dans les symptômes les plus souffrants, celle qui devine les fantasmes les plus fous à l'intérieur de la vie la plus rangée, celle qui détache le psychisme humain de l'instinct, libère la sexualité de son destin étroitement anatomique et lui ouvre l'horizon infini du polymorphisme pulsionnel.

Tel que Michel Tort le remarque, tout indique que la psychanalyse résiste à ses propres découvertes : « À mesure, en effet, que les transformations des rapports entre les sexes ont bouleversé dans la société occidentale les structures de la famille, de la parentalité, de l'exercice social de la sexualité, il a pu sembler que la psychanalyse avait partie liée avec les schémas les plus traditionnels, justement écartés, comme si sa vocation était toujours de rappeler quelque norme inconsciente. » Il suffit de rappeler, par exemple, l'attitude réactionnaire, envers l'homosexualité, des sociétés de psychanalyse, qui n'ont fait que suivre l'évolution de l'opinion publique, alors que l'on aurait pu s'attendre à une vision égalitaire, libératrice et avant-gardiste de la part des « spécialistes » des tabous, des interdits et de la chose sexuelle. Michel Tort déplore que, de nos jours, alors que plus de la moitié des individus ne vivent pas, en Occident, avec leurs deux parents, le discours de nombre de psychanalystes continue à établir déductivement les effets négatifs des situations non traditionnelles, au lieu de travailler à inventer une argumentation novatrice, à

penser, par exemple, la maternité ou la paternité célibataire (qui recouvre tant de situations hétérogènes) ou l'égalité des fonctions parentales, ou encore la parentalité homosexuelle. L'auteur s'étonne du recyclage savant des stéréotypes sociaux, de la récurrence des points de vue conservateurs, toutes écoles confondues.

Terminée la libération sexuelle associée à la psychanalyse, s'il faut en croire Jean-Pierre Lebrun ou Charles Melmann, pour qui nous vivons dans la perversion généralisée ; nous serions devenus les esclaves d'une jouissance capitaliste illimitée et « les jeunes », en particulier, seraient de véritables sauvages non castrés ; il reviendrait donc au père (et au psychanalyste) d'incarner l'interdit, le tiers, la limite. On ne le sait que trop bien : gouverner, éduquer et analyser ne se fait que dans la privation et la frustration ! Voilà peut-être pourquoi une « vraie » analyse coûte, au minimum, 960 \$ par mois !

Michel Tort rappelle les interprétations psychanalytiques de Mai 68 — le fameux complexe cédipien du contestataire —, dont les paroles de Bruno Bettelheim, adressées aux journalistes sur le campus de Berkeley, représentent un cas de figure : « Ils sont à la recherche désespérée de l'image du père. » L'essayiste a le mérite de critiquer les interventions de psychanalystes qui sont pourtant parmi les plus doués, comme Michel Schneider qui, dans *Big Mother*, nous avertit du grave danger de la maternalisation du discours politique, comme Pierre Legendre qui lie de manière indissociable le père et la loi, comme Jacques André ou Elisabeth Roudinesco qui chantent l'hymne naturaliste du « Féminin », sans s'apercevoir qu'ils reconduisent la logique même sur laquelle repose la division sexuelle du pouvoir. Michel Tort tourne également en dérision les longues recherches scientifiques qui ont mené des adeptes de John Bowlby à cette hypothèse renversante : le père peut, lui aussi, être une figure d'attachement ! De même, peut-on ajouter, plusieurs analystes croient être du « bon côté » de la différence sexuelle en adhérant à la théorie kleinienne des relations archaïques à la mère ou à la mère « suffisamment bonne » de Winnicott — à quand le père « suffisamment bon » ? —, ne faisant ainsi, en réalité, que pencher de l'autre côté du même clivage problématique.

L'auteur élargit le spectre de sa critique jusqu'au « musée des âneries psychologiques », c'est-à-dire cette morale chrétienne sur la famille déguisée en savoir psychologique et en expertise

psychiatrique, qui a le pouvoir de trancher sur des enjeux aussi importants que les aménagements du divorce, la garde des enfants, la « *capacité parentale* »... Les médias sont inondés par une panoplie d'experts qui s'inquiètent du « *père- faible-copain-d'aujourd'hui* » et de la nature traumatique du divorce — il faudrait divorcer lorsque l'enfant a entre 6 et 12 ans nous conseille, sans blague, le pédopsychiatre Marcel Rufo! De son côté, le pédopsychiatre Maurice Berger poursuit sa croisade contre la garde partagée, reprise par les bons docteurs d'ici, dans ce qui a toutes les allures d'un lavage de cerveau en règle — car c'est bien du cerveau qu'il s'agit, son développement étant compromis si le nourrisson en question a le malheur de voir son père lui donner le biberon! Quiconque a été récemment témoin, de près ou de loin, d'une naissance, sait que les femmes qui s'éloignent trop de la Nature — en accouchant par césarienne ou en ne donnant pas le sein durant les six premiers mois, par exemple — iront en enfer, aux côtés de leur progéniture aux fonctions neurobiologiques atrophiées...

* * *

Des questions inévitables se présentent : que s'est-il donc passé pour que la psychanalyse devienne un des axes de la normalisation sociale? Pourquoi vouloir sauver ainsi la famille traditionnelle et réparer le Père déchu? Le père de la psychanalyse y est peut-être pour quelque chose.

Le complexe de Laïos

Freud s'inscrit dans la longue lignée des grands penseurs de l'histoire des idées qui ont pourtant dit des aberrations au sujet des femmes. Qui a oublié la libido essentiellement masculine ou la célèbre envie du pénis? On peut tenter de sauver le concept en soulignant qu'il traduit surtout l'envie du pouvoir que détiennent les hommes ou, mieux encore, le souhait de la fin de la subordination politique des femmes. Les plus orthodoxes pourraient avancer l'hypothèse que Freud était sous l'influence de la cocaïne ou de Wilhelm Fliess! Mais Freud parlait bel et bien de pénis et, au lieu d'interpréter la domination masculine, les théories psychanalytiques ont donné à l'inégalité entre les sexes un fondement naturel, doublé d'un fondement métapsychologique. Bien que la métapsychologie freudienne soit, à plusieurs égards, une merveille théorique, Freud et ses héritiers ont poussé trop loin le fantasme de son universalité, isolant ainsi les concepts psychanalytiques de l'histoire politique. Étant donné que le refoulé fait toujours retour, la métapsychologie du père répétera sans le savoir les religions (juive, chrétienne) du Père, c'est-à-dire aussi, aurait pu ajouter l'auteur, toute la métaphysique occidentale qui, depuis la civilisation grecque, inscrit le père et la mère dans la longue lignée des oppositions entre l'homme et la femme, l'esprit et le corps, la culture et la nature, le public et le privé, la raison et la passion, la vérité et l'illusion séductrice, l'activité et la passivité, etc. L'essai de Michel Tort gagne à être lu (avant ou après) *Par-delà le masculin et le féminin* (Aubier,

2002) du philosophe Claude Lévesque — mon père, sublime mise en abyme, n'est-ce pas? —, qui propose une nouvelle approche de la différence sexuelle qui prend acte du courant de la déconstruction et des critiques de la tradition métaphysique, en refusant de réduire cette différence radicalement singulière à une dualité, un genre (masculin ou féminin), à toute logique oppositionnelle et hiérarchisante. Cela ne va pas sans remettre profondément en question les théories freudiennes qui abritent pourtant, en elles, l'idée d'un sexuel originaire, multiple et hétérogène, concept révolutionnaire qui permet précisément d'aller au-delà des contraires et d'échapper à toute essentialisation.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que Freud, grand théoricien de la famille, est né dans la foulée du second mariage de son père. On retrouve dans son œuvre à la fois une critique du patriarcat et une répétition de la logique patriarcale. L'analyse de la religion comme deuil du père demeure incontournable et novatrice. La notion du meurtre du père de la horde primitive devait symboliser le passage de l'ordre des Pères à la démocratie, mais il s'agira surtout désormais de se soumettre au totem, substitué du Père, et à l'organisation phallogocentrique de la vie psychique. Dans l'anthropologie fantasmatique de l'Édipe, la mère représente la nature, le père la culture et l'Édipe, le passage de l'un à l'autre; c'est donc le père qui enfante, dans cette scène primitive, et qui fait d'une vie, une vie humaine. Comme en font foi les notions du père-culture et celles, fragiles et peu développées, de la phylogénèse et de l'inconscient des peuples, la transmission de l'héritage symbolique a été une des bêtes noires de la théorisation freudienne.

* * *

Je fais souvent ce rêve étrange et familier, dans lequel Freud — ou un lecteur au visage encore indéfini — s'attarde longuement sur ce passage : « *Qu'est-ce donc que la vérité? Une armée mobile de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref une somme de corrélations humaines qui ont été poétiquement et rhétoriquement amplifiées, transposées, enjolivées, et qui, après un long usage, semblent à un peuple stables, canoniques et obligatoires* » (Nietzsche, *Vérité et mensonge au sens extra-moral*).

Le discours de Rome

L'apport théorique de Lacan aux enjeux de la transmission, du langage et du pacte symbolique reste un moment déterminant du mouvement psychanalytique, qui aurait peut-être été, sans son intervention, entièrement avalé par l'idéologie anglo-empirique. Mais Lacan ne manquera pas de se fourvoyer lui aussi sur le chemin de la différence sexuelle. Il avait pourtant bien vu la nécessité de désarrimer le sexuel du biologique, mais son effort théorique ne résoudra pas les difficultés freudiennes. Il aura tenté de dissocier le pénis réel du phallus symbolique — de là son étonnant succès auprès de certaines féministes américaines —, et le père réel du père symbolique; le choix des signifiants ne fera cependant que relancer la justifica-

tion organiciste de la domination masculine.

Sous les masques lacaniens de l'Autre et du Tiers, il n'est pas difficile de deviner la mère et le père du scénario oedipien. Tout se passe comme si le Tiers ne pouvait être incarné que par le père, dont la fonction serait de séparer l'enfant de la mère, car les mères, paraît penser Lacan, sont essentiellement fusionnelles, incestueuses et sans limites! La loi fondatrice, qui assure l'institution du sujet dans le psychisme de l'enfant, ne peut provenir, semble-t-il, que de l'intervention du père. Comme chez Freud, le père reprend les prestiges de l'origine, il engendre la subjectivité, la pensée et l'organisation sociale. Michel Tort élabore l'idée que les théories lacaniennes ont servi de « *relais psychanalytico-religieux à la déconfiture du Pater religieux* » et aux défaillances de Lacan lui-même en tant que père. (Il présenta publiquement la notion du Nom-du-Père, au moment où il renonçait, dans sa vie privée, à donner son nom à sa fille, née d'une deuxième alliance que sa première femme désirait cacher.)

Malgré tout, il importe de souligner, avec Lacan, la nécessité d'une séparation au sein des liens symbiotiques, voire de tout lien, y compris celui entre le symbole et la chose. Pourquoi cependant camper le père dans le rôle de la loi séparatrice et la mère dans celui de l'emprise incestueuse? Comme l'écrit Michel Tort, « *ce n'est pas parce que le père "faisait la loi à la mère" que l'ordre ancien était jusqu'à un certain point "structurant", mais parce qu'il y avait une loi. Il y en aura d'autres* ». On trouvera toujours des cliniciens prêts à témoigner du fait que les conceptions freudiennes et lacaniennes traduisent fidèlement ce qu'ils voient dans leur pratique. Bien entendu! Le père est, en effet, l'instance de l'interdit dans les sociétés dominées par les hommes, et les mères y sont souvent moins indépendantes parce qu'on exige d'elles le sacrifice de leur subjectivité — non pas parce qu'elles sont plus dépendantes « de nature » ou parce qu'il s'agit de leur rôle métapsychologique ou de leur rang dans l'ordre symbolique! L'empirisme idéologique des cloîtres cliniques représente une puissante résistance inconsciente au changement des représentations de la sexualité et du pouvoir; le travail d'analyse qu'exige cette résistance dépasse le contexte de l'analyse personnelle. En persistant à nier la dimension politique de l'expérience clinique, à croire que le travail théorique n'est qu'une intellectualisation élitiste, à s'imaginer œuvrer hors des enjeux sociaux du pouvoir, le discours des praticiens ne pourra que se faire le porte-parole inconscient de la morale dominante. On se demandera ensuite pourquoi les cabinets d'analystes se sont vidés comme les églises... De toute évidence, même les psychanalystes les plus subversifs, tel que Michel Tort, n'osent pas poursuivre la remise en question jusque sur la terre sainte, intouchable, des rituels de la pratique clinique. Or, qui sait si ce n'est pas, à l'intérieur du cadre de l'analyse, le portrait du Père que reconnaissent trop bien une part de ceux qui « résistent » à la psychanalyse?

Nicolas Lévesque